

«Où est-elle encore passée?! Leër!»

Le cri s'échappa de la maison aux volets clos comme si ses murs avaient été faits de paille. Puis la porte fut ouverte à la volée et de nouveau l'appel retentit, plus fort encore, chargée d'une exaspération contenue, ou peut-être volontairement manifestée afin de toucher au coeur l'enfant vers lequel il était destiné.

Dans le cadre de la porte, plongée dans la pénombre, la forme d'une femme se tenait, les poings sur des hanches généreuses. Elle ne bougeait pas. Elle attendait. Lorsqu'une longue minute eut passé, son pied commença à battre la mesure, égrainait chaque seconde supplémentaire les unes après les autres dans l'attente qu'un mouvement ne suspende son mouvement.

Mais rien ne venait, et plus le temps passait, plus le rythme s'accélérait. Plus la tension montait.

La femme dépassa le seuil. La lumière fit éclater le blond de sa chevelure et le hâle de sa peau. Sa robe d'un vert que le temps avait fait tirer sur le gris tombait presque jusqu'au sol, laissant juste assez d'espace pour ne laisser paraître que ses sabots qui claquaient contre le chemin de pierre et de cailloux qui s'éloignait vers la route. Elle fit trois pas, se campa là, retroussa ses manches jusqu'à ses coudes, prit une grande inspiration, plaça ses mains en porte-voix devant sa bouche et cria, aussi fort que ses poumons pouvaient le lui permettre, le nom de celle qui manquait à l'appel, cette petite vagabonde qui, tous les trois jours, presque comme une ritournelle, s'évanouissait dans la nature avant même le levé du soleil.

«Leër!»

Depuis son abri de feuilles et de branches tressées, Leër patientait, immobile. « Un observateur doit être comme la terre» lui avait dit son père lors d'une de leurs premières sorties. «Si tu fais le moindre mouvement, tu prends le risque de te faire repérer par cela même que tu cherches à observer. Tu dois aussi t'assurer de te trouver contre le vent. Presque toutes les créatures des bois ont un odorat très développé. Si tu as le vent dans le dos, tu n'es pas l'observateur, tu es l'observée». Du bout des doigts, elle arracha une brindille et la dressa au niveau de ses yeux. Le vent venait de l'ouest. Tout allait bien.

Elle reporta son attention droit devant elle. Sous le couvert des arbres, derrière les amas de buissons, dans la pénombre bleue piquetée de taches de lumières éparses, quelque chose pouvait bouger à tout moment. Quelque chose *devait* bouger. Cela faisait des semaines qu'elle

chassait le moindre instant pour voir cela.

Mais il n'y avait toujours rien.

«Leër est encore partie vadrouiller de bon matin, n'est-ce pas?»

Depuis l'obscurité de la salle principale de la petite maison, l'homme encore à moitié assoupi avait compris au ton de voix de sa femme que leur fille n'était pas la seule à devoir se faire du mouron, ce matin. Ça avait été son tour de se réveiller le premier pour préparer le repas du matin, et donc il aurait dû être le premier à se rendre compte de l'absence de leur enfant, mais le sommeil avait été plus fort que lui, et il se retrouvait dans la situation délicate de devoir à la fois se rattraper pour ne pas s'être occupé du repas *et* de ne pas être déjà dehors en train de chercher la fugitive.

«Elle n'est pas ta fille pour rien.»

Elle aurait tout aussi bien pu dire que l'un comme l'autre avait le chic pour la faire sortir de ses gonds qu'elle aurait été tout autant éloquente. Mais que pouvait-il lui rétorquer pour s'y opposer? Elle avait raison. Elle avait très souvent raison. Surtout sur ce point. Leër avait hérité de sa passion pour les escapades et de son rapport conflictuel avec l'autorité. La seule différence était qu'il avait déjà appris à temporiser ces deux aspects de sa personnalité avant de rencontrer Amilea, alors que Leër, du haut de ses treize ans, était rendue à cet âge où l'indépendance enflamme l'esprit et pousse à la découverte de soi et du monde, et ce qu'importent les conséquences qui pourraient l'attendre au retour.

«Rentre donc, Beauté. Je vais me charger de faire revenir notre fille», dit-il du ton le plus délicat qu'il pouvait prendre.

«Non non non non non. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça. Tu as un repas à préparer, et ne compte pas sur moi pour te permettre de t'y soustraire!»

Il baissa les yeux et se mordit le coin gauche des lèvres pour ne laisser le soin à aucun mot de sortir. Même si cela n'avait pas été son intention, il savait qu'elle n'accepterait d'entendre aucune justification, même la plus sincère. Il devait l'écouter et agir comme elle voulait qu'il agisse. C'était le seul moyen d'atténuer la colère qui l'animait *même* si cette colère, il le savait, se dissiperait dès que leur fille serait rentrée, qu'elle lui aurait administré un sermon en bonne et due forme et qu'ils partageraient leur repas.

Leër sentit son ventre gronder. Les quelques biscuits qu'elle avait avalés à la va-vite au

moment de quitter sa maison avaient épuisé leur pouvoir rassasiant, et elle n'avait toujours rien vu. Elle ne voyait jamais rien mais. Pourtant, ce matin, sans savoir pourquoi, elle avait eu l'impression que cela allait être différent.

Visiblement, elle s'était trompée.

De l'autre côté de la sorte de clairière, rien n'avait bougé, exceptées les branches des quelques arbres qui formaient la frontière avec l'autre côté. Pas une ombre. Pas un feulement. Pas un craquement. Rien que l'absence.

Toujours que l'absence.

Cela allait rendre la dispute qui l'attendait sur le pas de la porte encore plus frustrante.

Si au moins elle avait pu apercevoir ne serait-ce que l'ombre d'une bête, les choses auraient été totalement différentes, mais cela lui avait été refusée, et à cause de cela, elle allait devoir accepter la colère de sa mère sans posséder même la moindre preuve que ce qu'elle allait lui dire était vrai, et encore moins pouvoir lui dire qu'elle avait tort de s'inquiéter comme elle le faisait. À la place, elle allait devoir mentir en silence et subir la punition qui suivrait...

«Viens donc t'asseoir. Rester devant la porte ne va pas la faire revenir plus vite.

- Peut-être pas, mais ça va la faire réfléchir!

L'homme ne rajouta rien. Il n'y avait de toute façon rien à ajouter. Quand elle était dans cet état, rien de ce qu'il pouvait dire n'arrangeait quoi que ce soit. Pire, cela pouvait augmenter encore plus son irritation, et gare autant à leur fille qu'à lui. Le seul espoir qui restait était qu'il fasse profil bas, et que leur fille trouvât les mots justes pour apaiser sa mère. Elle en était capable, il le savait. Elle était brillante pour cela. Si seulement elle pouvait démontrer autant de talent à couvrir ses absences...

La posture d'Amilea changea légèrement. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose: Leër venait d'entrer dans son champ de vision. La bataille venait de commencer.

Ses mains dans le dos afin de dissimuler un petit bouquet conçu à la hâte, Leër s'approcha de sa mère, la tête basse et pénitente. Les premières secondes étaient les plus cruciales. Elle allait devoir se taire. Le moindre mot qu'elle prononcerait pourrait provoquer une réaction bien pire que tout ce qui l'attendait déjà. Une fois que la première vague serait passée, elle lui tendrait le bouquet et rentrerait, l'air toujours penaude, pour s'asseoir à sa place, prête à vivre la deuxième partie de la bataille. À ce moment-là, elle s'autoriserait à parler. Pas avant. Et

seulement des mots choisis, des mots très précis, juste assez vagues pour qu'en aucun cas sa mère ne soupçonne ce qu'elle était vraiment partie faire. Avec le temps, elle avait acquis une assez bonne expertise sur quoi dire et quoi ne pas dire, mais elle n'était jamais à l'abri d'un mot mal placé ou d'une pointe de fierté mal contenue. Et si jamais cela se produisait... Elle en frissonnait d'avance...

«Jeune fille, j'espère que vous avez une très bonne raison pour avoir ainsi fui la maison d'aussi bonne heure!»

Le ton était lourd. Les mots employés également. Jamais sa mère ne l'appelait «jeune fille» autrement que pour asseoir son autorité sur elle. En deux mots, elle avait annoncé la couleur: la bataille allait être rude.

Leër s'avança en silence jusqu'à se trouver à un mètre de sa mère et dévoila son cadeau qu'elle plaça devant elle, bras tendus légèrement vers le haut. Sa mère prit le bouquet, en respira les senteurs fraîches, le rabassa pour contempler sa fille et s'écarta légèrement pour lui ouvrir le passage.

«Mangeons. Nous parlerons de ton escapade après.»

Le visage toujours dirigé vers le sol, Leër passa le seuil de la maison et vint prendre place sur le banc. Son père ne dit pas un mot. À la place, il l'appela d'une pression du pied sur son mollet. Leër redressa la tête, rencontra les yeux de son père qui lui fit un clin d'oeil discret. Elle sourit. À sa manière, il venait de la féliciter de la stratégie qu'elle avait choisie. Mais il ne l'avait pas fait à haute voix. Il avait donc décidé de ne pas prendre partie dans la bataille. Elle était encore loin d'être tirée d'affaire, elle le savait. Il ne venait que de le lui confirmer.

Lorsque sa mère prit la dernière gorgée de café qui lui restait, Leër sentit l'atmosphère changer. L'air autour d'elle devint légèrement plus froid, et cela la fit frissonner. Le moment était venu.

Le bruit que le bol d'Amilea fit lorsqu'elle le posa devant elle était légèrement trop fort, comme une pierre qui aurait heurté un volet. Elle était en colère, une colère qu'elle avait réussi à contenir pendant leur repas mais qui, à présent qu'elle avait le champ libre, refaisait surface avec d'autant plus de puissance. Sous la table, Leër se força à desserrer les poings. Une confrontation directe n'apporterait rien de bon, elle le savait par expérience. Elle allait devoir naviguer la tempête plutôt que de s'y opposer. Si, à un moment ou à un autre, elle faillait à cette tâche, les répercussions en seraient terribles.

«Avant toute chose, ma fille, sache que je t'aime», lui dit sa mère, son regard posé avec douceur sur elle.

«Je sais, maman. Je t'aime aussi.»

C'était toujours ainsi que commençaient leurs disputes. Un rappel que tout ce qui serait dit ne l'était que parce que l'amour existait entre elles.

«Ma fille» dit Amilea sur un ton de glace, «tu sais que je déteste quand tu sors toute seule!

- Je sais» répondit Leër à voix basse.

«Tu sais que c'est dangereux, dehors. Tu as entendu les histoires.

- Je les ai déjà entendues mais...» répondit-elle d'une voix qu'elle voulut identique à celle de sa réplique précédente mais qui, sans qu'elle le fit exprès, sonna un peu plus fort, un peu moins soumise. Elle était parvenue à bloquer la phrase avant qu'elle ne sorte de sa gorge. Une première crise avait été évitée.

«Je sais que tu ne crois pas à toutes ces histoires. Tant que tu n'en auras pas été témoin, tu n'y croiras pas entièrement. Et tu as raison.»

Leër redressa la tête, surprise. Elle ne s'était pas attendue à ces mots, et cela la prit de court.

«Pourquoi as-tu l'air aussi surprise de m'entendre dire cela? N'est-ce pas ainsi que ton père et moi t'avons éduquée? à ne pas croire tout ce que l'on raconte sur tout, à douter de tout tant que tu n'as pas de preuve certaine de leur véracité?»

Leër ne put que hocher la tête. Pourquoi sa mère avait-elle choisi cette stratégie? Savait-elle ce qu'elle avait fait ce matin? Elle s'agita légèrement sur le banc. Et si sa mère lui posait la question? Allait-elle devoir mentir? Allait-elle devoir dire la vérité? Et si elle se trompait?

«Cependant, ne pas croire à ces histoires ne les rend pas non plus fausses. Tu sais ce que je veux dire, n'est-ce pas?»

Leër soupira intérieurement. Une deuxième venait de passer. Visiblement, sa mère n'avait encore aucun soupçon sur ce qu'elle faisait. Elle déglutit avant de répondre: «Oui. Ne pas avoir de preuve n'est pas forcément un critère de fausseté mais uniquement de possibilité non confirmée.»

«Exactement» répondit sa mère l'instant d'après d'une voix plus forte, plus sombre, dans laquelle toute la peur qu'elle avait ressentie alors que sa fille était dehors s'exprimait. «Tu sais où nous habitons! Tu n'as qu'à ouvrir la fenêtre pour t'en rendre compte par toi-même. Les

Terres Sauvages sont là, à à peine un kilomètre de nous, et dans cette forêt se trouvent les créatures les plus dangereuses qui existent sur notre continent, des créatures tellement dangereuses que même les Nomolyths n'ont pas osé s'aventurer sur ces terres.»

Leër s'obligea à ne pas lever les yeux au ciel. Ce sermon, elle l'avait entendu bien plus qu'elle n'en avait eu besoin. À chaque fois que Leër s'absentait trop longtemps au goût de sa mère, qu'importe où elle allait, qu'importe où elle était, c'était toujours la même chose: les Terres Sauvages sont tellement dangereuses que les Nomolyths n'y sont jamais allés; les Terres Sauvages sont tellement proches qu'on peut les voir de chez nous; les Terres Sauvages sont tellement sauvages qu'on les appelle les Terres Sauvages. Mais si elle étaient aussi sauvages qu'on le disait, on ne parlerait pas de rumeurs à leur propos, mais de témoignages ou de récits. Pas juste des *on-dit*. Des faits. Et si c'était vraiment le cas, alors pourquoi n'en avait-elle jamais même entr'aperçu la moindre trace?

«Tu as quelque chose à dire, jeune fille?!»

Leër sortit de sa pseudo-rêverie pour voir le regard incendiaire de sa mère fixé sur elle et son père, sur le côté, le teint trop livide et les yeux trop grands ouverts pour ne pas signifier *danger*.

«Que veux-tu dire par: juste des *on-dit*?»

Leër se mordit la lèvre. Sans le vouloir, elle avait laissé ses derniers mots sortir de sa bouche. Tant pis, c'était trop tard. Jamais sa mère ne laisserait passer cela. Elle allait devoir pénétrer dans la tempête.

«Exactement ce que cela veut dire: tout ce qu'on a jamais entendu à propos des Terres Sauvages ne sont que des *on-dit*, des histoires colportées depuis l'extérieur par des personnes qui les ont entendues d'autres personnes qui les ont entendues on ne sait où alors que nous qui vivons juste à côté n'avons rien à raconter. Cela ne te semble pas étrange?»

Sans détourner les yeux de sa mère, elle dirigea son attention sur son père pour vérifier ce qu'il pensait de ce qu'elle venait de dire. Ses yeux n'étaient plus aussi écarquillés, ce qui était potentiellement une bonne chose, mais ses lèvres, qui ne formaient qu'une ligne à peine perceptible, signifiait qu'il doutait de la portée de son argument.

«Ne regarde pas ton père! C'est avec moi que tu parles!»

Leër sursauta aux paroles de sa mère et reporta immédiatement son attention sur elle: les muscles de sa mâchoire étaient contractés, ses poings étaient refermés sur sa robe et son talon droit battait une mesure rapide, signe qu'elle luttait à présent contre l'envie de se lever. Leër

devait faire très attention. Si sa mère se levait, cela signifiait que la discussion était finie, et si elle se terminait avec sa mère dans cet état, il était clair qu'elle lui interdirait de sortir de la maison pendant *beaucoup* trop longtemps. Elle devait trouver un moyen de l'apaiser sans qu'elle s'en rende compte, et il n'y avait qu'un seul moyen pour parvenir à cela:

«Mais comme tu l'as dit, ce n'est pas parce que personne que nous connaissons n'a vécu ce qui est raconté que cela est faux. Après tout, une rumeur ne peut naître que si une vérité existe pour lui donner corps.»

Peu à peu, la mesure du talon ralentit et les doigts de sa mère reprirent une couleur plus douce. L'argument avait été accepté.

«Je sais tout cela, maman. Tu sais que je le sais, tout comme tu sais que je ne sors pas simplement pour que tu t'inquiètes. Je sors parce que j'aime être dehors. J'aime *vraiment* ça. Beaucoup plus que papa ou toi ne pouvez vous le permettre. C'est pour cela que je sors toute seule, parce que je ne veux pas que vous vous sentiez obligés de venir avec moi ou que vous soyez tristes de devoir me dire non. Mais je t'assure, maman, je te le jure! Je fais très attention. Jamais je ne m'approche des Terres Sauvages. *Jamais!* Et quand je suis dehors, je fais toujours attention à avoir les Terres Sauvages dans mon champ de vision, au cas où quelque chose en sortirait. Je ne dis pas que je ne risque absolument rien, bien entendu, mais je suis toujours alerte. Toujours!»

Leër savait que dire cela n'allait pas être suffisant. Rien ne le serait jamais vraiment pour sa mère quand il s'agissait de sa sécurité. Elle comptait plus que tout pour sa mère, et c'était justement cette valeur infinie qui était la cause de la peur panique qu'elle pouvait ressentir à tout moment. S'il lui arrivait la moindre chose, sa mère ne s'en remettrait sans doute jamais. Elle savait cela. Elle l'avait accepté depuis bien longtemps. D'une certaine manière, elle aimait cela chez elle. Plus que toute autre chose, son attitude était l'expression indubitable de son amour pour elle. Tant d'histoires faisaient état d'enfants qui avaient été tout simplement abandonnés par leurs parents qu'elle ne pouvait que chérir sa mère pour l'amour qu'elle lui portait. Cependant, il arrivait que cet amour soit trop lourd à porter et que cela l'étouffe. Sa mère ne se rendait pas compte de cela. Son père, oui. Ce n'est pas qu'il l'aimait moins. C'était plutôt qu'ils se ressemblaient plus. Dès qu'elle avait commencé à partir seule en escapade, il avait compris que c'était quelque chose contre quoi il ne pourrait pas lutter. Peut-être aurait-il même voulu encourager cela chez elle, mais agir ainsi aurait été le point de départ de disputes sans fin entre lui et sa femme, aussi avait-il sans doute préféré faire profil bas, ne prendre partie pour aucune

des deux et, à la place, de temps en temps, pencher d'un côté ou de l'autre, juste pour leur rappeler que, quoi qu'il arrive, qu'importe les moments de tension qui pouvaient naître entre elles, il respectait autant la position de l'une que l'attitude de l'autre, et qu'il les aimait autant l'une que l'autre. Bien entendu, sa mère devait savoir tout cela. C'était pour cela qu'elle ne cherchait jamais son soutien de manière explicite. S'il le lui donnait, elle en faisait bien entendu usage, tout comme elle acceptait qu'il prenne la défense de leur fille. Cela n'empêchait pas quelques mots un peu rude après coup, mais cela était une autre histoire.

«Tu sais que ce n'est pas possible d'être toujours attentive à tout. Et puis, c'est pour cela que nous sommes là, ton père et moi, pour que tu n'aies pas besoin de l'être. C'est le rôle des parents d'être attentifs pour leurs enfants.

- Je sais, maman, mais si tu ne me laisses pas la possibilité d'apprendre à l'être pour moi-même, quand est-ce que je vais le pouvoir?

- Pas quand c'est potentiellement une question de vie ou de mort, Leër!

- Mais, maman, la nécessité de l'attention vient de la présence du danger. S'il n'y a pas de danger, il n'y a aucune raison d'être attentif.

- Jeune fille, plutôt que d'essayer de jouer à la plus fine, réfléchis avant de parler! Il n'y a pas que deux niveaux de danger: tout ou rien. Si tu n'as pas encore compris cela, alors tu n'es pas encore prête à sortir toute seule.»

Leër sentit les larmes lui monter aux yeux. Quelle imbécile elle avait été! Elle avait elle-même donné à sa mère l'argument dont elle avait besoin pour justifier son attitude envers elle. Et à présent, il était trop tard. Elle avait perdu. Elle baissa les yeux, serra les poings sur ses genoux et laissa ses sanglots couler sur ses joues.

«Allons donc, c'est ça l'effet que ça te fait de devoir passer du temps dehors avec tes parents?»

Leër releva la tête pour voir le visage compatissant de sa mère à moins d'un mètre du sien.

«Ce n'est pas parce que je ne veux pas que tu sortes toute seule que je t'interdis de sortir tout court» continua-t-elle tout en portant sa main aux joues de sa fille pour en essuyer les larmes qui s'y étaient attardées. «Je veux juste que tu acceptes le fait que tu n'as pas besoin de grandir trop vite, et que tu vas devoir encore supporter notre présence quelque temps pendant que tu t'amuses. Est-ce trop demander, que tu sois encore un peu notre fille?

- J'imagine que non» répondit Leër entre deux reniflements tout en tentant de masquer le

sourire qui lui revenait. Certes, il lui serait impossible de continuer de mener ses observations des Terres Sauvages pendant un bout de temps, mais elle n'était pas privée du dehors et ça, c'était tout ce qui comptait.

«C'est cela que je voulais entendre!

- Ça veut dire» continua la jeune fille, un air espiègle virevoltant sur son visage, «que vous allez vous réveiller en même temps que moi le matin?

- Ne pousse pas ta chance trop loin, jeune fille» rétorqua sa mère en feignant l'autorité. «Notre surveillance n'implique pas notre dépendance à tes sursauts d'énergie. La tempérance dans l'expression de tes désirs est une qualité sur laquelle tu dois encore travailler. Je te conseille donc d'utiliser ta situation présente pour la développer. Cela ne te fera pas de mal. Maintenant, finis de manger, nous allons au village.»

Leër ouvrit la bouche, mais le simple regard de sa mère la dissuada d'aller plus loin. La sentence avait été rendue, la punition commencé à prendre effet. Elle ne pourrait se soustraire à la tâche qui venait d'être énoncée. Sa mère n'était pas dupe. Dès que son père et elle seraient passés hors de vue, Leër aurait sauté dehors et y serait resté aussi longtemps que la prudence le lui aurait permis, puis elle aurait regagné ses quartiers comme si de rien n'était et aurait feint l'innocence d'avoir suivi les ordres au retour de ses parents. La seule solution qui existait afin d'éviter cela était qu'elle les accompagne au village. C'était de la logique, rien de plus, rien de moins.

La porte fermée derrière eux, Leër fit face au monde devant elle. Elle savait qu'au bout du chemin de terre qui s'étalait sous ses pas, elle y trouverait la route grossière qui zigzaguait entre les différentes parcelles et les champs et qu'en la suivant pendant un peu moins de deux kilomètres vers le nord, ils y trouveraient cette petite bourgade d'un peu plus d'une centaine de bâtisses réparties autour de la place centrale où trônait une fontaine qui s'appelait d'Élavilin-Sud, un village d'à peine quatre cent cinquante personnes dont la très grande majorité était composée d'individus pratiquant l'art ancestrale de l'agriculture ou de leurs descendants, des personnes qui, bien que possédant chacune la part de défauts qui incombe à tout être humains, n'en étaient pas moins de *bonnes* personnes, des personnes qui, bien que n'ayant reçu une éducation qu'à peine sommaire, avaient tout de même cette délicatesse non pas de corps ou d'esprit, mais de *manière*, un comportement qui, au premier abord, semblait impossible à trouver au milieu d'un groupe tel que celui-ci (pour qui l'activité la plus commune était, dès que

l'âge et une certaine forme de bienséance, même si ce terme n'était pas le plus adéquat dans ce contexte, pouvait être respectée, consistait à se rendre à la taverne et à n'en repartir que lorsque les pièces manquaient ou que le coq ne chante la nécessité de s'en retourner chez soi) et qui pourtant ne manquait jamais de se manifester lorsque le moment le requérait: celle de l'entente cordiale. Jamais elle n'avait vu ni entendu parler de quiconque d'Élavilin-Sud qui, après une incartade, et ce quelle qu'elle soit, aurait levé la main sur qui que ce soit. Bien entendu, le village connaissait, comme tout ensemble d'individus rassemblés dans un espace suffisamment concis, son lot de drames. N'y en aurait-il pas eu que ce lieu aurait été considéré non avec le sourire mais d'un oeil inquiet à l'affût du secret invariablement enterré au coeur même du lieu. Oui, ces petites chicanes existaient, mais leur intensité autant que leur durée n'excédait jamais cette limite au-delà de laquelle des mots ou des gestes pourraient être un jour regrettés par l'un ou l'autre des partis. Élavilin-Sud semblait posséder la forme la plus aboutie de cohabitation paisible qu'un tel lieu pouvait prétendre posséder et, pourtant, à chaque fois qu'elle était contrainte par la nécessité de l'action ou par le désir de sa mère, Leër ne pouvait s'empêcher de ressentir un étrange malaise lui parcourir la colonne vertébrale de haut en bas, du moment où elle pénétrait l'espace du village jusqu'à ce qu'elle s'en fut suffisamment éloigné pour ne plus pouvoir, en se retournant, en distinguer les toits ou la rumeur. Elle s'était interrogée à plusieurs reprises sur ce sentiment qui la saisissait invariablement, avait même à quelques reprises fait d'elle-même le trajet vers le village pour analyser les courants qui naissaient en elle à son approche, mais jamais elle n'avait pu en expliquer l'origine en termes concrets. C'était là, et rien de plus, et cela nuisait sans appel à chacune de ses expériences. Cette fois-ci ne fit pas exception.

«Arrête de faire la tête» lui dit son père dans le creux de l'oreille. «Je sais que tu n'aimes pas venir ici, mais ça fait plaisir à ta mère que nous soyons venus tous les trois. Donc essaye au moins de ne pas manifester trop explicitement ton inconfort, ma petite fille chérie.»

Leër mima un semblant de coup de tête et son père s'éloigna d'elle, toujours souriant, pour retourner aux côtés de celle avec qui il partageait ses jours. C'était quand ils marchaient ainsi devant elle que Leër se rendait compte de l'amour qui existait entre ses parents. Sa mère avait toujours cette posture très droite quand elle marchait qui lui donnait presque l'impression de vouloir dominer le monde qui l'entourait, ainsi qu'un pas déterminé qui allait toujours directement vers l'objet de sa présence sans accepter la moindre distraction, tandis que son père, quant à lui, glissait dans la rue d'un lieu à un autre sans sembler posséder la moindre idée de

l'endroit où il désirait se rendre, mais tous deux ne se perdaient jamais de vue, n'étaient jamais assez loin l'un de l'autre pour qu'en un mouvement de tête, en un regard, ils ne sachent exactement ce que l'autre pensait. Leër se souvenait qu'un jour, alors qu'elle était encore enfant et que sa mère insistait pour qu'elle ne quitte jamais son giron, elle l'avait surprise à observer du coin de l'oeil une sphère de lapis-lazuli qui étincelait sur l'établi de l'orfèvre du village, un objet d'une si grande beauté que même sa mère, en temps normal hermétique à l'attraction que pourrait exercer ce type de choses sur les individus, ne parvenait qu'avec grande difficulté à ne pas se plonger sans détour dans sa contemplation.

Ses affaires accomplies, elle s'apprêtait à prendre le chemin du retour, sans même souffler un seul mot sur son désir de ne serait-ce que regarder de plus près ce bijou qui l'avait tant séduite, lorsque le père de Leër vint se glisser tout contre elle et déposer, dans le creux de sa main, une réplique miniature du joyau tant convoité. Sans même que Leër ou sa mère ne s'en rendent compte, il avait saisi en un instant les pensées de sa compagne et s'était rendu à l'atelier de l'artisan, avait négocié le prix que coûterait un tel cadeau, et était revenu vers elles, toujours enrobé de la même insouciance, attendant simplement que le moment juste vienne à lui et qu'il lui offre cette sphère, à peine plus grosse qu'un oeuf de caille, mais dont le bleu était si radieux et les veines dorées si délicates qu'un morceau du ciel et du soleil y avaient été enchâssés. Elle avait regardé le bijou pendant un instant, sans doute incapable d'accepter le fait qu'il était bien là, dans sa main, puis elle releva les yeux vers son mari et, dans un mouvement que Leër pensait ne jamais pouvoir oublier, sa mère s'approcha de son père et l'embrassa avec une tendresse si candide et si vraie qu'il sembla à Leër que le temps lui-même, de peur de ne pouvoir s'en souvenir, s'arrêta pour pouvoir l'observer et, un jour peut-être, pouvoir s'en inspirer.

Autour d'eux, le village d'Élavilin-Sud s'agitait comme il le faisait toujours à chaque fois que Leër était contrainte de l'observer: les charrettes des cultivateurs locaux se mélangeaient aux petits véhicules de transports que les propriétaires les plus riches pouvaient se permettre de posséder, chacun d'entre eux tiré par une ménagerie hétéroclite d'animaux de ferme ou plus nobles dont les cuirs odorants embaumaient l'atmosphère d'un arôme riche et musqué; sur les côtés de ces routes encombrées, celles et ceux qui n'avaient pas les moyens ou l'utilité de tels transports se dirigeaient également vers le village pour se ravitailler, retrouver des amis, profiter de l'agitation que générait le marché hebdomadaire ou tout simplement aller s'enquérir les dernières nouvelles du Royaume ou d'au-delà, que ce soit auprès des étrangers de passage ou

autour d'une pinte à la taverne; enfin, discrets mais non moins présents, des patrouilles de soldats, reconnaissables à leur uniforme sang et or, déambulaient au travers de la foule, suffisamment invisibles pour ne perturber en rien les activités de la journée et pourtant partout présents, glissant entre les groupes pour que quiconque sache qu'ils veillaient à ce que l'ordre et l'honnêteté soient respectés. Non pas qu'il aurait été possible que quiconque provenant du village ne les enfreigne, mais le marché attirait également des personnes de l'extérieur, non seulement des villages proches mais aussi, parfois, de représentants des autres races et rien que pour cela, la prudence était de mise.

Cependant, cette fois-ci, quelque chose dans l'ambiance générale du lieu attira l'attention de Leër, une présence inhabituelle qui, plus que de simplement attiser sa curiosité, avait également piqué son intérêt, car aux abords des premiers bâtiments du village tout comme au coeur même de la place centrale, un autre groupe d'individus était présent, des personnes qui, bien que Leër eût su qui elles étaient, lui apparaissaient véritablement pour la première fois: des membres de la Guilde.

À leur vue, sa venue dans le village ne parut plus à Leër aussi inutile qu'elle l'avait jusqu'alors pensé. Prise d'une irrésistible envie de s'approcher d'eux pour les observer et, si cela était possible (et qu'elle arrivait à trouver en elle le courage de le faire), d'aller leur parler, Leër plongea entre les jambes de ses parents pour attirer leur attention sur ce fait particulier et tenter de les convaincre de se joindre à elle, mais les mines graves de son père et de sa mère l'en dissuadèrent.

«Qu'est-ce qui ne va pas?» demanda-t-elle tout en regardant l'un après l'autre ses deux parents.

«Toi aussi, tu les as vus, Leër, n'est-ce pas? Les agents de la Guilde.

- Oui, je les ai vus. J'aimerais bien aller leur parler. Est-ce que...

- Non» lui imposa son père d'une voix qu'elle ne lui avait souvent entendue prendre. «La Guilde n'envoie pas des agents quelque part sans raison.

- Mais...» s'essaya Leër, «les agents de la Guilde ne sont-ils pas censés parcourir le Royaume pour trouver de nouvelles recrues et récolter des informations?

- Oui, mais cette fois, c'est différent» lui répondit son père, toujours sombre. «As-tu compté combien ils sont? Rien que sur la place, il y en a au moins six, sans compter qu'il y en avait quatre sur la route que nous avons prise pour rentrer dans le village. Ça voudrait dire qu'ils sont au moins une quinzaine. Et pas n'importe lesquels. Regarde plus attentivement.

- Royst! Tu vas lui faire peur!

- Peut-être, mais il est temps qu'elle comprenne que les histoires qui se racontent sont sérieuses. Elle t'écouterait peut-être avec plus de sérieux comme ça.»

Leër sentit sa peau se hérissier à cette dernière phrase. Elle n'avait pas besoin de faire ce que son père lui avait dit de faire pour comprendre. La connaissance était là, en elle, indubitable, effrayante et en même temps excitante, comme une porte fermée à clé dressée devant elle. D'un bond, elle s'élança dans la foule pour s'approcher des gardes. Elle sentit que sa mère tentait de la ramener à elle mais que son père l'en avait empêchée. À la place, eux aussi s'approchèrent, mais plus doucement, plus discrètement. Leër n'avait pas besoin d'agir ainsi. Son âge était le meilleur alibi pour son comportement.

Lorsqu'elle fut à à peine quatre mètres des gardes, elle arriva à la dépression naturelle que la foule avait formée autour d'eux, comme si s'approcher trop près d'eux aurait été un prétexte à la violence ou un mauvais augure. À cette limite elle s'arrêta, consciente qu'elle était on ne peut plus visible par ceux que son père lui avait demandé d'observer, mais cela ne la gêna pas. Qu'importait, de toute façon, qu'elle le soit ou pas, car ces personnes étaient des Mages de la Guilde, et ils avaient des pouvoirs qu'elle ne pouvait pas même commencer à imaginer. Très certainement, ils sauraient qu'elle les observait, même si elle déployait toutes les techniques qu'elle avait mises au point afin de tromper la vigilance de sa mère. Peut-être fonctionnaient-ils sur des individus du commun, mais pas sur eux. Pas sur des Mages de la Guilde.

À peine se fut-elle arrêtée pour les observer que celui qui se trouvait sur la gauche baissa les yeux sur elle et lui sourit. L'homme, car il s'agissait bien d'un homme, n'était pas vraiment grand. Plus grand, certes, que la mère de Leër, mais pas aussi grand que son père. Ses cheveux d'un noir extrêmement profond étaient attachés par un anneau doré qui reposait sur son épaule gauche, les obligeant à tomber le long de son flanc jusqu'au niveau de ses hanches. Ses yeux, d'un brun ambré, brillaient d'un éclat cristallin qui fit frémir Leër. Jamais elle n'avait vu d'yeux aussi étincelants que ceux de cet homme. Son habit, une sorte de toge carmin qui lui recouvrait le torse, était épinglé par deux broches d'argent dont la forme rappelait la tête d'un rapace, et était complété par un pantalon de toile blanc que la poussière du sol avait grisé à ses extrémités. Mais plus que tout cela, ce qui monopolisait le regard de la jeune fille était un étrange objet qui ornait son oreille droite, une sorte de bijou serti d'une petite pièce verte et brillante qui reflétait par intermittence les rayons du soleil.

«Dites, est-ce que c'est ça, votre artefact magique?» questionna Leër d'une voix

enfantine.

«Et bien, tu as la cote! Regarde le joli petit brin de femme qui t'aborde sans même se présenter» dit l'autre agent de la Guilde dont Leër ne parvint pas à saisir l'origine, tout en donnant un léger coup de coude dans les côtes de son camarade.

«Surveille donc les alentours» répondit le Mage tout en s'accroupissant pour se mettre au niveau du visage de Leër. «Oui, en effet» dit-il tout en touchant du doigt l'objet à son oreille. «Malheureusement, je n'ai pas le droit de te dire à quoi il me sert, mais il me donne un pouvoir vraiment très pratique.

- Allez s'il-vous-plaît s'il-vous-plaît s'il-vous-plaîfît dites-moi ce que c'est!

- Hahaha, désolé, ma petite beauté, mais c'est interdit. Et tu sais ce qui arrive quand un Mage de la Guilde enfreint un interdit, n'est-ce pas?»

Leër porta immédiatement ses deux mains à sa bouche. Même une fille de treize ans qui habitait à Élavilin-Sud savait ce qui arrivait aux Mages qui ne respectaient pas les règles de la Guilde. Au même moment, elle sentit une main se poser sur son épaule. Elle tourna la tête et vit son père, puis sa mère émerger de derrière elle et venir se placer à ses côtés.

«Bonjour à vous, Agents de la Guilde. Nous espérons que notre petite chipie ne vous a pas importunés avec ses questions» dit sa mère sur ce ton de douceur dont Leër avait appris à se méfier.

«Vous pensez, c'est une petite curieuse qui ne semble pas se soucier de ce que les autres vont penser de ses actions. Nous sommes faits pour nous entendre, elle et nous» finit l'homme tout en posant son regard sur Leër qui lui sourit de toute sa fierté en retour.

«Et bien» enchaîna Royst, «après un tel commentaire, nous allons avoir du mal à la faire tenir en place» tout en donnant une petite chiquenaude délicat sur la joue gauche de sa fille. «J'avoue être également assez curieux moi-même» renchérit-il. «Les chiens ne font pas des chats, vous le savez bien.» Les deux Mages ne disant mot, il continua: «je n'ai pu m'empêcher de remarquer que vous étiez venus en nombre aujourd'hui. Notre marché a-t-il donc si grand renommée auprès de la Guilde?»

L'homme fixa son regard sur Royst et plissa des yeux, comme s'il essayait de lire dans l'esprit de son interlocuteur puis, sans qu'aucun signe ne le laisse prévoir, il détourna légèrement sa tête sur la droite pendant quelques secondes, puis sur la gauche en direction de son camarade. Lorsqu'il refit face à la famille de Leër, son regard était légèrement différent, plus lointain.

«Nous ne sommes ici que dans le cadre d'un exercice pratique» dit-il tout en laissant son regard aller du père à la mère de Leër. «Nous ne savons jamais quand un problème peut survenir. Nous devons être prêts à parer à toute éventualité.

- Bien entendu» répondit Royst sur un ton affable. «Venez, mes chéries, ne dérangeons pas plus nos *protecteurs*, ils ont autre chose à faire que de palabrer avec nous, et nous avons aussi des choses à faire.»

Royst pivota sur sa droite et prit par la main sa femme avant de commencer à s'éloigner. Après trois pas, il se retourna:

«Leër, avec nous, je te prie.»

Leër n'avait pas bougé. Elle était demeurée immobile, son visage encore dressé vers ce visage qui lui avait sourit avec tant de bonté et qui ne la regardait plus. Elle *voulait* qu'il le regarde, elle *voulait* qu'il lui parle encore, qu'il lui parle de lui, des lieux où elle n'était jamais allée, des personnes dont elle n'avait jamais entendu parler, des aventures qu'il avait dû vivre jusqu'à la banalité mais qui seraient pour elle des passages vers des mondes nouveaux et au-delà. Elle voulait tout entendre et plus encore, mais il ne la regardait plus. Il regardait le monde tout entier, excepté elle.

«Leër!»

Penaude, la petite fille baissa la tête et rejoignit ses parents qui l'encadrèrent, chacun une main sur une de ses épaules, et la dirigèrent docilement au travers de la place, s'arrêtant par-ci, par-là, pour échanger quelques paroles, observer quelques produits, parfois en acheter, et tout cela sans que Leër n'émette une parole, ne prononce un son.

«Et bien, ma fille, tu sembles triste» lui dit son père qui s'était penché vers elle.

Elle secoua la tête, incapable de dire même un simple oui, un simple non.

«Allons nous installer à une table dans la taverne. Nous avons beaucoup marché, tu dois être fatiguée.

- Je préférerais rentrer» parvint-elle à dire dans un souffle. «Est-ce qu'on peut rentrer?

- Tu ne veux pas plutôt boire un bon jus de fruits? J'ai vu que madame Isila s'est installée près de la crèmière. Tu adores ses jus de fruits. Ou alors un sorbet?

- Oui... peut-être qu'un sorbet à la framboise...» chuchota Leër au travers du sourire qui lui revenait.

«Amilea, on va à la crèmerie. Tu nous rejoins?

Elle leva le bras en réponse et Leër et son père se faufilèrent dans la foule jusqu'au

magasin. Six personnes étaient déjà en train d'attendre, aussi père et fille se mirent-ils en ligne.

«Quelque chose t'a troublé, n'est-ce pas», questionna Royst.

Leër détourna légèrement la tête: «oui.

- Tu aurais voulu pouvoir plus lui parler, c'est ça?»

Elle hocha la tête.

«Je peux facilement imaginer. Tu voulais l'entendre parler de ses aventures?»

Leër se colla contre son père. Il avait le don de lire si facilement en elle que cela la troublait parfois, même si elle en connaissait l'origine.

«Moi aussi, j'aurais aimé ça. Mais ils n'étaient pas ici de leur propre chef. Ils étaient ici en fonction, et il était important de ne pas les déranger plus que...

- Mais pourquoi son attitude a changé, alors?» l'interrompit Leër.

Royst baissa la tête vers sa fille et, pendant quelques secondes, il fut émerveillé par elle. Ainsi, elle aussi avait remarqué. Peut-être pas au même niveau que lui, mais elle s'était rendue compte que quelque chose dans l'attitude de l'humain n'avait pas été totalement *normal*.

«Papa... de quelle race était l'autre agent?

- C'était un Wujoom, ma fille. Tu sais pourtant à quoi il ressemble. On a dû te l'apprendre à l'école, non?

- On en a parlé, oui, mais il y a une différence entre la description et l'observation.

- Tu as totalement raison, ma fille» confirma-t-il en la rapprochant de lui. «Tu sais, je ne te le dis pas souvent, mais je suis vraiment fier de toi. Ta mère aussi. On oublie parfois que tu n'as que treize ans, tellement tu es intelligente.

- Si seulement maman pouvait l'oublier tout le temps et me laisser sortir toute seule...

- Ma fille, ne te méprends pas sur la décision de ta mère. Elle ne t'a pas punie tout à l'heure, elle a...

- Oui, je sais... elle veut juste que je profite de mon enfance, j'ai bien compris ce qu'elle a dit tout à l'heure» dit-elle sur un ton sec.

«Allons, tu sais bien que ce n'est pas juste cela.»

Leër releva la tête et regarda son père dans les yeux. Bien entendu, ils devaient se douter des plans qu'elle commençait à faire pour elle-même. Ils savaient qu'elle ne se contenterait pas de rester au même endroit toute sa vie. Eux ne l'avaient pas fait.

«Est-ce que tu as commencé à réfléchir à ce que tu voudrais faire?

- J'ai quelques idées» répondit-elle, volontairement vague.

«Tu sais que tu peux nous en parler. Nous pouvons t'aider à choisir.»

Bien entendu qu'elle le savait. Malgré l'attachement qu'ils avaient pour elle, elle savait que jamais ils ne tenteraient de l'influencer. Ce n'était pas ainsi qu'ils l'avaient élevée. Mais elle voulait que cette décision vienne d'elle, et seulement d'elle. Ce n'était pas par vanité, ni par arrogance. C'était une preuve de confiance qu'elle voulait leur faire, qu'ils *sachent* qu'elle était capable de prendre les meilleures décisions possibles et qu'ils ne se fassent pas trop de soucis, qu'ils puissent vivre sereinement son absence, lorsqu'elle serait loin d'eux.

Elle se tourna vers son père et, de la manière la plus honnête possible, elle lui sourit. Il lui sourit en retour, posa sa main sur le haut de son crâne et lui chamboula les cheveux comme il avait l'habitude de lui faire lorsqu'elle était enfant:

«Très bien, très bien. Garde tes idées dans ta petite tête de pioche. Nous avons encore du temps devant nous.

- Du temps pour quoi» demanda Amilea qui se glissa à leurs côtés, un sac de papier dans les bras.

«Pour parler. Nous avons tout le temps du monde devant nous» s'empressa de répondre Royst sans qu'il en paraisse ainsi.

«Très bien, gardez vos petits secrets entre vous. Personnellement, je préfèrè... montrer mes trésors» dit Amilea tout en sortant du sac qu'elle tenait un pot de céramique brune duquel exhalait un puissant arôme de miel qui fit presque crier de joie sa fille. «Ah ta-ta-ta-ta-ta, ceci sera ta récompense pour bonne conduite, une fois et pas avant que nous soyons revenus à la maison!»

Assise sur sa chaise, Leër savourait la tiédeur du soir et le crépitement du bois dans la cheminée, les deux coudes posées devant elle, une cuillère prise entre les dents. Dans sa bouche et dans sa gorge, le miel onctueux lui procurait la paix. Cela lui manquerait. Elle le savait. Son corps tout entier le savait. Dans quelques mois, il lui faudrait avoir pris une décision, un choix qui allait déterminer l'intégralité de son existence. Qu'allait-elle choisir de devenir?

Elle se souvenait qu'il n'y avait pas si longtemps, lorsqu'elle était assise sur cette chaise, elle pouvait balancer ses pieds d'avant en arrière. À présent, ils reposaient pleinement sur le sol. Elle avait grandi si vite. Pas aussi vite que d'autres, et heureusement. Elle avait vue Sanetia, la deuxième fille de la famille Saftel, grandir si vite qu'on aurait eu l'impression qu'elle avait été étirée en une nuit, perdant par la même occasion son apparence de petite fille et ses formes

rondelettes qui avait fait d'elle une poupée vivante. Pour Leër, le processus avait été plus lent, mais non moins observable. Au fil des semaines du printemps tout juste achevé, elle avait senti ses orteils atteindre peu à peu ce sol qui lui avait paru pendant si longtemps inaccessible, puis tricher pour que ses talons les rejoignent, puis ne plus avoir besoin de se placer au bord de la chaise pour le pouvoir. En trois mois, ses jambes avaient pris presque cinq centimètres et sa mère, sa mère qui avait toujours été si grande, ne l'avait plus autant été. Et voilà qu'à présent elle devait tricher pour pouvoir faire ce qu'elle regrettait de pouvoir faire, il y avait à peine un an. Étrange expérience que l'existence humaine, se dit-elle, sa cuillère toujours dans sa bouche.

Un mouvement derrière elle. C'était sa mère qui la rejoignait.

«Alors, est-ce que c'est bon», la questionna-t-elle tout en prenant place devant elle.»

«Hum-hum», dit-elle en confirmation.

«Tu en laisses pour demain, rassure-moi.

- Hum-hum», refit-elle.

«À quoi tu pensais?

- Hum-hum» fit-elle une troisième fois.

«Laisse-moi deviner. L'avenir.»

Leër sortit la cuillère de sa bouche et la replongea dans le pot de miel. Lorsqu'elle la releva, le liquide s'étira comme un filet d'eau. Sa mère tendit le bras et commença à pousser le pot vers sa fille pendant que cette dernière s'avavançait. Dès qu'elle le put, la cuillère disparut de nouveau dans la bouche de la jeune fille.

«C'est pour cela que tu n'as pas apprécié ce que je t'ai dit, ce matin?»

Leër continua de lécher la cuillère en silence.

«Tu sais, ma petite biche, ton père et moi te faisons confiance.

- Hum-hum.

- Même si tu en doutes, c'est pourtant vrai. C'est du monde extérieur dont je me méfie, de ce monde dans lequel, du jour au lendemain, des envahisseurs peuvent débarquer et menacer notre existence à tous, de ce monde dans lequel des créatures inconnues peuvent apparaître et prendre des vies comme si elles n'étaient rien, de ce monde dans lequel même la meilleure des personnes peut perdre la vie sans raison. Si cela t'arrivait, je ne sais pas ce que je ferais. Je ne sais pas si je serais capable de continuer de vivre.

- Maman... il ne va rien m'arriver.

- Tu ne peux pas savoir cela, ma fille, et je sais que tu le sais.»

Elle le savait, en effet. C'était un des points qui la distinguait des autres enfants de son âge, une des raisons qui faisait qu'elle préférait être seule plutôt qu'être entourée par... par n'importe qui exceptés ses parents. Il n'y avait qu'avec eux qu'elle pouvait être elle-même, qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait et dire ce qu'elle voulait sans risquer de se faire regarder comme si elle n'était pas humaine. Il n'y avait qu'avec eux qu'elle pouvait dire ce qui pesait sur son coeur, et leur conversation actuelle faisait partie de ces éléments-là.

«Mais je sais aussi», continua Amilea qui avait étendu ses bras sur la table et jouait avec le pot du bout des doigts, «que ma volonté de te protéger de l'extérieur n'est pas ce qui te retiendra, et c'est la dernière chose que je veux entre nous. Je veux que tu sois indépendante car je sais que c'est ce que tu veux, tout comme je veux que tu utilises cette indépendance pour pouvoir devenir la meilleure personne possible, car je sais que c'est aussi cela que tu veux. La seule chose que je ne sais pas, c'est comment tu comptes t'y prendre. Qu'as-tu en tête, Leër, ma fille?

- Je ne suis pas sûre...» dit-elle, penaude, bien qu'elle eût voulu que cela ne s'entendît pas.

«Et tu as encore le temps, ma fille. Et puis, rien ne t'oblige à partir le lendemain de tes quatorze ans. Ou l'année d'après... finit-elle en souriant aussi démesurément que possible.

- Maman!

- Rooh, c'est une petite blague, ma fille, juste une petite blague d'une mère qui aime assez sa fille pour accepter qu'elle parte même si elle ne le veut pas.»

Le bois dans la cheminée émit un craquement sec, des étincelles virevoltèrent puis s'effacèrent au-dessus des flammes mourantes. Leër regarda l'âtre un instant, puis poussa le pot de miel en direction de sa mère, se leva, saisit une bûche mince dans le petit tas de bois, la posa au coeur du foyer, se pencha et commença à souffler légèrement sur les braises pour en raviver l'ardeur. Elle pouvait sentir le regard de sa mère sur elle, mais elle n'en dit rien. Elle ne se permit qu'un sourire, car elle savait que sa mère ne pourrait le voir. Une flamme jaillit, enroba le bois. Leër se releva, mais plutôt que de reprendre sa place habituelle, elle vint s'asseoir à côté de sa mère qui lui glissa à son tour le pot de miel.

«Je ne suis pas sûre, non pas parce que je ne sais pas, mais parce que je n'ai pas encore choisi.

- Entre quoi et quoi?

- Mon deuxième choix est de tenter d'intégrer la Guilde.

- Leër...

- Je sais! Normalement, ce n'est pas possible. Je suis trop vieille... c'est amusant de dire cela. Treize ans, trop vieille... Mais je n'ai jamais passé le test. Qui sait, peut-être que j'ai des prédispositions à la magie.

- Ma fille...

- Oui, je sais... c'est un pari risqué. C'est pour ça que c'est mon deuxième choix. Mais j'aimerais tellement ça: pouvoir voyager dans les Cinq Royaumes, rencontrer des gens venus de partout, apprendre à comprendre la magie, ce que c'est, comment et pourquoi elle existe... Ça serait vraiment une vie rêvée pour moi. Mais je sais que c'est plus un rêve qu'une possibilité.

- Et la première?

- Diplomate.

- Vraiment», cria presque sa mère, sans que Leër puisse savoir si c'était de surprise, de joie, ou de soulagement.

«Ou ambassadrice, je ne sais pas encore. C'est à cause de quelque chose que papa a dit, il y a près d'un an et demi. Le soir des premières vendanges, pour être très précise. Nous revenions des vignes, et papa était en train de critiquer le frère d'Yven Mimbal, qui disait qu'il voulait devenir maire et que pour y arriver, il n'avait qu'à promettre tout à tout le monde. Papa était tellement furieux à ce moment-là...

- C'est vrai que c'est exactement le genre de choses à dire pour que ton père explose.

- Et là, papa a dit quelque chose de vraiment incroyable. Il a dit que penser ainsi était aussi stupide que dangereux parce que, de manière générale, les gens ne pensent qu'à eux, alors que la politique devrait être comme l'art, que ça devrait être un moyen pour produire quelque chose de plus grand que soi, quelque chose qui va au-delà de la somme des personnes qui composent le groupe, que les politiciens devraient inspirer les gens à être meilleurs plutôt que de juste leur donner ce qu'il veulent.»

Leër cessa de parler pendant un instant pour observer sa mère. Elle était devant elle, elle n'avait pas bougé. Pourtant, elle avait changé. C'était comme si elle était en train de regarder une autre personne.

«Comment fais-tu pour te souvenir de tout ça?

- Je ne sais pas» répondit Leër, sincère. «Quand papa et toi, vous parlez de ce genre de choses, c'est comme si vos voix s'imprégnaient en moi. C'est pareil quand papa m'explique des choses sur les arbres et les animaux. Je me souviens toujours de presque tout.

- Quand donc es-tu devenue si grande?» dit Amilea tandis qu'elle posait sa main droite sur la joue de Leër dans une caresse fine et tiède et sa main gauche sur celle de sa fille, une main douce, chaude, qui l'enserrait non pas pour la retenir mais pour la soutenir, pour dire, sans qu'aucun mot ne soit nécessaire, qu'elle la comprenait, et qu'elle était fière d'elle.

«Ma fille, je ne pense pas qu'aucune mère ne sera jamais aussi...»

Amilea suspendit sa voix. Depuis l'extérieur, un bruit lourd, sourd, comme un orage qui naîtrait dans le lointain, leur parvenait, grandissait, devenait une sorte d'écho qui se répondait à lui-même, qui les frappait, les saisissait, les pénétrait et faisait trembler leur corps tout entier.

La porte de la chambre s'ouvrit. Royst apparut, le pantalon de toile qu'il mettait pour dormir comme seul vêtement. Il passa à côté d'elles, son doigt posé sur ses lèvres pour leur intimer le silence, et se dirigea vers la porte. Il l'entrouvrit, passa son visage dans l'interstice. L'instant d'après, il était sur elles, les emportait sur le sol avec lui:

«À terre!»

Le souffle arracha la porte de ses gonds. Leër n'eut le temps que de voir la lourde structure de bois voler au-dessus d'elle et s'écraser contre le mur. Un torrent de poussière et de terre l'entoura. Tout devint flou, indistinct. Le feu dans la cheminée était mort, soufflé. Leër se mit à tousser. Son père mit sa main devant sa bouche pour atténuer le bruit qu'elle faisait.

«Silence! Cachez-vous tout de suite!

- Chéri...» prononça Amilea entre deux sanglots entrecoupés d'une toux qu'elle tentait de contrôler. «Qu'est-ce que...

De son autre main, il l'obligea à se taire: «Jamais rien vu de pareil. Danger.» Son visage était dirigé vers le cadre de porte vide et la nuit. Ses traits n'exprimaient qu'une seule chose, une seule émotion: la peur.

«Papa...» dit Leër, sa voix transformée par la terreur qui la submergeait.

«Allez dans la chambre!

- Papa...

- Maintenant!» Il se redressa, les souleva dans le même mouvement, plongea ses yeux dans ceux de sa fille: «Tu as le pouvoir de changer le monde, ma fille, ne l'oublie jamais», puis il se tourna vers Amilea, l'embrassa: «Je vais l'éloigner le plus possible. Dès que vous le pouvez, fuyez!» puis il les poussa vers la chambre d'un geste vif.

Leër voulut hurler, se débattre, mais sa mère passa son bras au niveau de sa taille, la souleva d'un geste, s'engouffra dans la pièce obscure et claqua la porte du pied, ne laissant à

Leër que le temps de voir son père prendre le couteau à viande qui était resté sur la table.

«Maman! Lâche-moi! Papa est dehors! Il faut l'aider! Il faut l'aider!» hurlait-elle, se déchirait-elle les poumons.

Sa mère la gifla. Leër se tut. Jamais sa mère ne l'avait giflé. Jamais.

«Il y a une trappe à côté du lit. Aide-moi à l'ouvrir!

- Non! Je ne vais pas laisser papa tout seul!»

Leër se précipita vers la porte et l'ouvrit. Au même moment, le corps de son père traversa la pièce et s'écrasa contre le mur pour retomber, inerte, la tête pendante sur son torse enfoncé. Des gouttes de sang tombaient de son nez et de sa bouche.

«Papa!» cria-t-elle plus fort qu'elle n'avait jamais crié, plus fort qu'elle n'aurait jamais pensé pouvoir crier.

Elle fut tirée dans la chambre, sa mère face à elle, ses deux mains de part et d'autre de son visage:

«Écoute-moi. Tu dois fuir. Autrement, ton père se sera sacrifié pour rien.» Ses yeux étaient débordants de larmes.

«Mais... maman...?»

Sa mère l'embrassa, se recula et la poussa. Leër se sentit partir en arrière, tomber, heurter une surface molle, une sorte de matelas. Au-dessus d'elle, un nouveau bruit de bois éclaté, une pluie de copeaux se déversa sur elle, puis le noir, total, et des bruits, les cris de sa mère, des cris de rage, puis de suffocation, de sang qui se mélange à l'air comme pour ces animaux que l'on tue en leur tranchant la gorge. Leër plaça ses deux mains sur sa bouche pour étouffer le hurlement qui l'écrasait. Le monde tout autour d'elle disparut. Il n'y avait plus que la douleur, une douleur inconcevable, inexprimable, insupportable, mortelle. Elle voulait mourir.

Mais elle se le refusa. Elle s'obligea à rester en vie, à rester consciente pour ressentir tout ce qui était en train de l'envahir. Elle voulait pouvoir se souvenir.

Au-dessus d'elle, les pas cherchaient, tournaient, puis un autre fracas, des coups, le choc du métal contre le métal. Le meurtrier de ses parents était en train de se battre. Contre qui? Contre quoi?

La révélation fut presque instantanée: les Mages de la Guilde. Les Mages étaient là. Pourquoi?! Pourquoi seulement maintenant?! Pourquoi pas il y a cinq minutes?! Pourquoi pas il y a dix minutes?! Pourquoi?! Pourquoi?!

D'autres éclats, comme des explosions mélangées à une pluie de fer. Le bois geignait, se

fendait, craquait; la pierre éclatait, se brisait. Des cris humains. D'autres, inhumains. Colère. Rage. Douleur. Douleur humaine. Douleur inhumaine. Comme des cris dans l'eau. Déformés. Distordus. Torturés.

Le silence.

Insoutenable.

Soudain, un son. Une voix humaine.

Elle ne répondit pas.

Les pas se rapprochèrent.

Elle arrêta de respirer.

La trappe s'ouvrit. Leër ne bougea pas.

«Nous sommes de la Guilde. Tu n'as plus rien à craindre.»

Leër ne bougea pas.

«Je vais t'aider à sortir.»

Une main tendue. Couverte de sang. La manche était déchirée.

Leër ne bougea pas.

La main se rapprocha.

Leër la repoussa d'un coup.

«C'est bon, c'est bon. Je vais attendre.»

La main se retira. Un visage prit sa place. Un visage de femme. Un visage fatigué, poussiéreux. Du sang coulait de son arcade sourcilière droite. Un sourire essayait d'apparaître sans y parvenir.

«Tu as trouvé quelqu'un?» dit une voix, peut-être depuis le cadre de la porte de la chambre.

«Oui» dit la femme tout en continuant de regarder Leër. «Une jeune fille. Douze ou treize ans, je dirais. Terrorisée.

- Cheveux mi-longs, blonds vénitiens, yeux noirs?

- Oui.

- Elle est venue nous parler tout à l'heure avec ses parents.

Un autre visage apparut. L'autre mage. Pas celui avec qui Leër avait parlé: «Tu es blessée?»

Leër secoua la tête.

«Je vais t'aider à sortir. Mais... s'il te plaît, garde les yeux fermés.»

Il lui tendit la main. Une main écaillée et verdâtre teintée, elle aussi, par le sang.

«Où est l'autre mage? Celui qui était avec toi?

- Il n'est pas ici. Maintenant, viens s'il te plaît, et ferme les yeux.

Leër hésita, puis saisit la main, se redressa, passa son pied au-dessus de la trappe sur le plancher. Le mage se pencha pour la prendre dans ses bras mais elle le repoussa.

«Tu ne devrais pas regarder. C'est...»

Leër se figea devant lui, son regard dans le sien, dans ses pupilles oblongues sur leurs iris d'un bleu presque gris, sans rien dire, puis elle tendit la main et le poussa sur le côté. Peut-être avait-il raison. Peut-être qu'elle ne devait pas voir, mais elle s'en moquait. Il *fallait* qu'elle voit.

Elle baissa les yeux. Devant elle, la pièce dans laquelle elle avait vécu durant toute sa vie était détruite. La table était brisée, les murs percés de dizaines de trous, la cheminée partiellement écroulée. Une odeur de brûlé qu'elle n'avait jamais senti auparavant flottait, âcre.

Sur le côté, le pied de son père.

Elle s'avança. Le corps était là, inerte, brisé, et plus que cela. Ses cheveux étaient devenus blancs, sa peau était fripée, asséchée, ses muscles étaient flétris. Elle s'approcha de lui. Se pencha sur lui. Le toucha. Elle n'avait aucun doute. C'était lui. Mais plus vieux, comme si cent années s'étaient abattues sur lui en un instant. Elle sentit sa gorge se nouer, ses larmes se briser sous elle, tout son corps la supplier de s'écrouler, mais elle ne le devait pas. Pas encore. Elle se retourna, se releva, fouilla la pièce à la recherche de sa mère. Elle souleva le bois de la table, le bois de la porte, les morceaux du plancher de l'étage du dessus qui s'étaient effondrés. Ce fut derrière le comptoir qu'elle la trouva. Elle aussi avait vieilli: les muscles de ses bras et de ses jambes n'avaient pas la rigidité des cadavres mais la mollesse des batraciens. Sur sa robe, plusieurs petits points rouges formaient une constellation bâtarde. Mais plus que cela, c'était le rictus qui était gravé sur son visage qui donnait la nausée à Leër. C'était comme si un sculpteur fou avait tenté d'imposer sur elle l'expression la plus démente de sa propre intempérance. Il n'avait pas juste tué ses parents... il avait corrompu leur nature même.

«Vous l'avez tué?»

- Oui» répondit le mage.

«Où est son corps?

- Parti.

- Où?!

- Écoute, petite, tu ne devrais...

- Où!!?

- Pas très loin» répondit la femme. «Si tu cours, tu les rattraperas facilement.»

Leër se retourna et fonça vers l'extérieur. Elle devait voir! Elle le devait! Elle courut. Elle courut comme jamais elle ne l'avait fait, de toutes ses forces et plus encore, encore et encore alors même que ses poumons étaient sur le point d'éclater, encore et encore alors même que sa vue s'éteignait, encore et toujours jusqu'à ce qu'elle aperçoive devant elle les lumières de lampes qui se balançaient, courut jusqu'à elles, poussa le mage qui était sur son chemin, saisit le drap qui recouvrait le corps et le projeta derrière elle.

Ce qu'elle vit avait l'apparence d'un homme. Son visage était celui d'un homme, son corps avait la forme du corps d'un homme, mais son bras gauche, son flanc gauche ainsi que sa jambes n'étaient pas ceux d'un homme. C'était comme si des tubes de métal avaient été façonnés pour donner l'apparence du corps d'un homme. Comme si des manches d'outils l'avaient percé de part en part.

«Hey, petite, qu'est-ce que tu fais» lui dit l'un des mages tout en se mettant entre elle et le corps.

«Qu'est-ce que c'est?» dit-elle sans pouvoir contenir l'effroi qui la dévorait.

«Rien qui te concerne.

- Il a tué mon père et ma mère!» insista-t-elle, les poings serrés et la voix tremblante. Elle avait envie de vomir.

- Écoute» répondit le mage, «tu ne devrais...

- Je m'appelle Leër, fille de Royst et Amilea Issuy, tués par ce qui se trouve sous ce drap. Je...

- C'est un mage renégat.

Leër se retourna. Le mage à la peau écailleuse s'avancit vers eux.

«Seur Pac Joluvim, vous ne devriez pas...

- Peut-être, mais cette fille n'abandonnera pas, et elle a le droit de savoir.» Le mage se rapprocha de Leër et s'arrêta à son niveau, son regard posé sur le corps du mort. «Il a enfreint une des règles les plus importantes de notre Guilde: il a utilisé son artefact pour obtenir plus de pouvoir. En conséquence de cela, notre Guilde a activé la marque que nous portons tous. Ça aurait dû le tuer, mais il a survécu. Nous le cherchions depuis cinq jours. Je suis désolé, petite.

- C'est donc de la faute de la Guilde si mes parents sont morts» murmura-t-elle. «Non!» lança-t-elle alors que Pac Joluvim s'apprêtait à ouvrir la bouche. «Je sais ce que vous allez dire.

Je m'en fous.» Leër pivota sur la gauche et commença à s'éloigner.

«Où vas-tu, petite?

- Arrêtez de m'appeler petite!» cria-t-elle sans se retourner, les dents serrées tandis que des larmes cascadaient de ses yeux. «Je m'appelle Leër! Et je ne suis pas petite. Je ne peux plus me le permettre. Je suis adulte maintenant. Je rentre chez moi.»

Et elle s'évanouit.

Elle ne reconnut pas le plafond de la chambre dans laquelle elle se réveilla. Ce n'était donc pas un cauchemar, se dit-elle en posant son avant-bras sur son front. Tout ça s'est vraiment passé. Elle sentit les sanglots monter et ne fit rien pour les retenir. Il fallait qu'elle pleure ses parents, et le plus tôt serait le mieux. Après, il serait trop tard.

Vingt, peut-être trente minutes après son réveil, on toqua à la porte de sa chambre. D'un «oui» bref, elle autorisa l'entrée. La porte s'ouvrit. C'étaient les deux mages qui l'avaient aidée à sortir de la trappe où sa mère l'avait cachée. Leurs vêtements avaient été changés, leurs visages avaient été lavés de la poussière et du sang qu'ils avaient reçus durant la bataille. L'arcane sourcilière de la femme avait été recousue.

«J'ai dormi combien de temps?» demanda Leër.

«Environ trente-six heures» répondit la mage.

- On est donc après-demain... J'ai faim.

- On va s'en occuper. Repose-toi.»

La mage tendit la main pour fermer la porte, mais Leër la retint: «attendez, restez. J'ai des questions.»

- Elles peuvent attendre. Nous ne partons pas avant quelques jours.

- Non, elles ne le peuvent pas. Je veux savoir maintenant.

La mage fit un signe de tête à Pac Joluvim et ce dernier disparut. La mage s'avança, ferma la porte derrière elle et vint s'asseoir sur le tabouret qui se trouvait déjà à côté du lit.

«Vous m'avez surveillée?

- Oui, hier, pendant quelques heures. Ton sommeil était agité. Quand il s'est calmé, je suis sortie.

- Merci pour ça.

- Comment te sens-tu?» demanda la mage sur un ton de voix chargé de douceur.

«Comment vous appelez-vous?»

La mage regarda Leër un instant, puis répondit: «Sarantha Horteli.»

- Sarantha...» répéta Leër, les yeux fermés pour visualiser les sons dans son esprit. «Très bien, dites-moi, Sarantha» reprit Leër, les yeux ouverts figés sur la mage. «Qui était ce mage renégat, et pourquoi était-il dans la région?

- Je n'ai pas le droit de divulguer ce...

- Cette... personne a tué mes parents, et j'aurais subi le même sort si vous n'étiez pas arrivés à temps pour le distraire de cette tâche.

- Écoute-moi, jeune fille...

- Je vous interdis de m'appeler ainsi. Seule ma mère avait le droit de m'appeler comme ça. Et je vous ai déjà dit... en fait, ce n'était pas à vous, c'était à l'autre mage... J'ai déjà dit que je n'étais plus une jeune fille. Je suis orpheline à présent, orpheline et presque en âge de choisir mon apprentissage. Cela fait donc presque de moi une adulte.

- Mais tu n'en es pas encore...» commença à dire Sarantha sur un ton dont le mielleux fit presque grimacer Leër.

«Et alors? Êtes-vous de ces personnes qui pensent que l'âge détermine la qualité d'une personne?»

Sarantha regarda Leër avec une once de surprise dans le regard, puis plissa les yeux, un demi-sourire sur son visage: «non, ce n'est pas mon cas, mais j'ai bien failli le faire. Je t'écoute. Que veux-tu savoir? Je te répondrai autant que je le pourrai.

- Je veux savoir qui était ce mage renégat, et pourquoi il est venu à Élavilin-Sud.

- Je ne sais pas son nom. Lorsqu'un mage devient renégat, son identité est effacée des registres de la Guilde, et elle ne nous est pas communiquée lorsque nous partons à sa poursuite. Quant à sa présence dans la région, la seule chose que je sais, c'est qu'il a été aperçu à l'orée des Terres Sauvages, à quelques distances d'ici, il y a cinq jours. C'est pour cette raison que nous avons été envoyés ici. Notre mission était de le retrouver et de l'intercepter le plus rapidement possible.

- Très bien» dit Leër après quelques secondes de silence. «Je ne suis pas certaine que cela soit l'exacte vérité, mais vous ne semblez pas mentir. Du moins, pas intentionnellement.

- Je te trouve bien...» tenta de répondre Sarantha, légèrement blessée par ce que sous-entendait la jeune fille devant elle.

«Autre question» continua Leër sans prêter attention au reproche naissant de la mage: «y a-t-il eu d'autres victimes, à part mes parents?

- Deux autres fermes ont été attaquées. Nous avons pu confirmer l'identité des victimes pendant que tu dormais: il y a la famille Emmolit, et...

- Au complet?

- Malheureusement, oui. Et il y a la famille Saelveti. Pas au complet. Leurs deux enfants ainsi que leur oncle étaient encore à Élavilin-Sud lors de l'attaque.

- Très bien. Vous allez les contacter, leur dire que je veux les voir.

- Et pourquoi cela, si ce n'est pas indiscret? questionna Sarantha, suspicieuse.

- Je vais leur donner ma terre.

- Attends! Je ne pense pas que...

- Vous ne pensez pas quoi? lâcha Leër d'une voix puissante, impérative. «Que je n'ai pas le droit de faire don de ce qui m'appartient à qui je veux? Je les connais, ces enfants. Ils n'ont jamais eu l'ambition de partir d'Élavilin-Sud. La ville, c'est pas leur truc. Ils ne partiront jamais d'ici. Jamais. Je le sais, je les ai déjà entendu parler de ça. Et avec ce qui vient de leur arriver, ils vont avoir besoin d'argent pour engager des gens venus de l'extérieur pour les aider. Les gens d'ici sont de bonnes personnes, mais ils ont aussi des vices, et l'un d'eux est d'être superstitieux. Personne du coin ne va vouloir travailler sur une terre qui a été attaquée par un mage renégat. Personne!

- Ta générosité est tout à ton honneur, Leër, mais tu vas avoir besoin d'argent, toi aussi. Et comment tu vas faire, sans maison?

- Là où je vais aller, je n'en aurais pas besoin. Pas de celle-ci, en tout cas. Je vais aller à Odoril. Je vais déposer une demande pour intégrer la Guilde du Premier Cercle. D'où ma dernière question.

- Je t'écoute dit Sarantha, intriguée

«Pourriez-vous me rendre un service, je vous prie?»

Douze jours plus tard, Leër était assise dans une voiture à cheval, entourée par quatre personnes dont elle ne connaissait pas le nom, ainsi que d'un mage, un dénommé Jorl Gis Otobn Dal, qui avait reçu pour mission de l'accompagner jusqu'à Odoril et de l'aider dans les démarches pour intégrer la Guilde des Ambassadeurs de la Haute-Seigneurie. Derrière ses talons, Leër pouvait sentir l'unique sac qu'elle avait avec elle et qui contenait toutes ses possessions: quelques vêtements, sa paire de chaussures de fête (qui, elle le savait, ne serait pas suffisante pour répondre aux normes vestimentaires élémentaires de la ville, mais elle n'avait

pas mieux), un jeu de draps, au cas où le dortoir des apprenties de première année n'en fournirait pas. Le reste, elle l'avait laissé derrière elle. Le reste n'avait plus d'importance. Ce qui comptait à présent, ce n'était pas ce qu'elle laissait derrière, c'était ce qu'elle allait devenir.

Enfin... presque.

Elle porta la main à son cou, trouva la fine tresse de cuir à laquelle pendait la petite bille de Lapis-Lazuli qui avait appartenu à sa mère. Elle avait essayé de la laisser derrière elle mais elle en avait été incapable.

«Quelle belle enfant vous avez là» dit la femme qui se tenait en face du mage. «Vous allez à Odoril pour une raison particulière?»

Leër s'apprêta à ouvrir la bouche, mais préféra laisser cette discussion aux soins de son accompagnateur. Après tout, c'était son rôle de répondre.

Elle regarda à l'extérieur. Les champs défilaient derrière les vénitiennes. Dans quarante-sept heures environ, elle serait à Odoril. Après, si tout se passait bien, elle en aurait pour sept ans. Sept ans d'apprentissage avant d'être officiellement ambassadrice.

Non... pas *si tout se passait bien*. Elle allait être ambassadrice dans sept ans, et elle participerait à changer le monde.

Sept ans.